

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue /
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue /
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

— Vous savez-vous d'avoir vu passer un domestique portant dans ses bras une dame infirme ?

Le receveur secoua négativement la tête, de gauche à droite et de droite à gauche.

— Non, répliqua-t-il ensuite, je ne me souviens point de cela... et je l'aurais remarqué certainement, car ce n'est pas ordinaire, une voyageuse portée comme un colis...

— Sans compter, reprit Paul, que l'homme, à la sortie, n'aurait pu, sans quelques embarras vous remettre ses tickets au nombre de huit...

— Le nombre n'y faisait rien... dit le chef de gare. Deux auraient suffi pour passer. Vous êtes certain, Renaud, que vos souvenirs sont exacts ?

— Parfaitement certain...

— C'est bien, mon ami... allez.

Le receveur sortit,

— Il est clair, continua le chef, que les deux personnes parties de Maison-Rouge à huit heures cinq ne sont point arrivées à Paris.

— Oui, s'écria le fils de Pascal. C'est malheureusement trop clair !...

— De cela, que concluez-vous ?...

Ce que je conclus ? répéta Paul. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple !... Mes premières suppositions étaient justes... La femme a été assassinée en route, et jetée sur la voie, puis l'assassin est

descendu à une station quelconque.

Le chef de gare écoutait son interlocuteur avec un effarement manifeste.

— Ah ! ça, mais, monsieur, demanda-t-il, est-ce sérieux ?...

Supposez-vous réellement qu'un crime ait été commis le 24 dans le train qui nous occupe !

— Je le suppose, oui, monsieur... ou plutôt j'en suis sûr.

— Cette certitude ne repose sur aucune preuve ?

— Elle résulte des faits eux-mêmes qui s'imposent par la logique... et, si vous consentez à me venir en aide, les preuves matérielles abonderont bientôt.

— Mon devoir est de vous aider, monsieur, et de ne négliger rien pour arriver à découvrir si véritablement un crime a été commis sur la ligne... je vais consulter le feuillet du train 40-58. Je trouverai le nom du chef de train, et s'il n'est point en route je l'interrogerai devant vous... Ah ! voici ce que je cherchais... Le chef est Ringard... un homme sérieux... un employé d'avenir, en qui l'on peut avoir toute confiance... il prend la conduite d'un train à six heures... il doit être



.. se baissant vers le marchepied, il désigna un morceau de chaînette ...

arrivé.

Des ordres furent immédiatement donnés. Le chef de train ne se fit point attendre.

— Ringard, lui dit le chef de gare, le 24 du mois vous avez pris à Maison-Rouge, à 8 heures 5 du soir, une dame infirme...

— Parfaitement, oui monsieur... Un domestique à casquette galonnée portait cette dame. Ils se sont installés tous deux dans un compartiment de premières sur lequel, par ordre du chef de gare de Maison-Rouge, j'ai mis la plaque : "Réservé."

— Ils allaient à Paris?...

— Oui, monsieur... avec du bagage enregistré...

— A Paris, vous êtes-vous occupé de ces deux voyageurs?

— Quand je suis allé au wagon offrir mes services pour descendre la dame, ils m'avaient devancé... je n'ai plus trouvé personne.

— Peut-être étaient-ils descendus en route, fit observer le chef de gare.

— Oh ! quant à cela, monsieur, non ! à chaque station j'étais sur le quai et, les voyageurs étant peu nombreux, j'aurais remarqué le domestique portant la dame...

— Vous le voyez, s'écria Paul, mes suppositions deviennent des certitudes ! Pourrions-nous savoir dans quel wagon sont montés les voyageurs... ajouta-t-il. Peut-être, là, trouverons-nous un indice...

— Peut-être en effet... Ringard, savez-vous le numéro du wagon ?

— Non, monsieur, mais nous n'avions dans le train que deux wagons de première classe et la feuille de ce jour vous en donne les numéros.

— C'est vrai...

— Monsieur le chef de gare n'a plus besoin de moi ?

— Non, merci...

Ringard salua et quitta le cabinet.

Le chef de gare consulta d'autres papiers.

— Voici les numéros des voitures composant le train en question, dit-il au bout d'un instant. Les deux wagons de première classe portaient les numéros 955 et 1326...

— Est-il possible de les visiter ? demanda Paul.

— Sans doute, s'ils ne sont point en circulation... Nous nous en informerons tout à l'heure au bureau du matériel. En ce moment il me vient une idée...

— Laquelle, monsieur ?

— Le chef de train nous a dit que les deux voyageurs avaient des bagages.

— Oui.

— S'ils sont descendus à Paris, ce dont je doute, ils auront emporté ces bagages. Si pour une raison quelconque ils ont quitté le train à une autre station, les bagages seront arrivés ici et mis à la consigne. Peut-être y sont-ils encore et pourront-ils nous fournir une piste.

— Vous avez raison, monsieur. Le sous-chef possède les feuilles d'enregistrement à Maison-Rouge et nous irons à la consigne... Veuillez me suivre, monsieur...

Paul Lantier se rendit avec son guide au bureau du sous-chef de gare. Celui-ci trouva facilement le bulletin demandé. On n'avait enregistré qu'un seul colis à Maison-Rouge. Ce colis portait en conséquence le numéro 1.

— Maintenant, dit le chef, allons à la consigne...

Là il demanda les bulletins de la journée du 24 à l'employé. Celui-ci fouilla dans une boîte et en tira une liasse de petits papiers de forme allongée. Le chef de gare les prit et les passa en revue.

— Si le bulletin n'est pas là, dit-il, nous aurons le colis.

— Si le bulletin s'y trouve, répliqua Paul, c'est qu'après le crime commis on sera venu réclamer le bagage enregistré...

— Il s'y trouve, monsieur ! s'écria le chef, en montrant un papier, le voici.

L'étudiant prit son front entre ses mains.

— Ah ! murmura-t-il, les misérables sont habiles ! Tout cela est bien combiné !

L'évidence du crime s'imposait. Le chef de gare semblait atterré.

— Vous souvenez-vous de la personne qui est venu retirer le colis indiqué sur ce bulletin ?

— Oui, monsieur, je m'en souviens parfaitement, et j'ai pour cela de bonnes raisons.

— Quelles raisons ?

— La veille ou l'avant-veille, le même homme s'était présenté pour retirer une valise arrivant également de Maison-Rouge.

— Le même homme !.. s'écria Paul. Celui qui avait attiré Renée dans un piège ! Vous est-il possible de le décrire ?

— Il n'offrait quoi que ce soit de bien particulier.

— L'air et le costume d'un domestique peut-être?...

— Non, monsieur... une espèce de commissionnaire... la physionomie sournoise...

— L'accent étranger ?

— Je ne crois pas... Du reste il parlait le moins possible...

— Ce n'est pas un signalement cela ! et rien ne nous guidera pour retrouver cet homme, murmura l'étudiant avec désespoir. Un crime a été commis, cela saute aux yeux, et aucun indice ne nous montrera la route à suivre pour arriver aux criminels !

— Qui sait ? répondit le chef de gare. Venez, monsieur.

— Où me conduisez-vous ?

— Au bureau du matériel.

Le trajet ne fut pas long.

— Les wagons de première classe portant les numéros 955 et 1326 sont-ils en circulation ? demanda le chef de gare au chef de bureau, qui répondit en prenant un registre où se trouvaient alignées de longues colonnes de numéros d'ordre.

— Je vais vous le dire...

Et il chercha.

— Le 1326, fit-il au bout d'une ou deux minutes, reste en gare pour aller aux réparations... Le 955, également en gare, faisant partie du train de nuit pour Bâle.

— C'est tout ce que je voulais savoir... répliqua le chef.

Il conduisit Paul vers le train en formation et se renseigna près d'un homme d'équipe.

Le wagon 955 était au milieu du train. Ils le visitèrent avec la plus minutieuse attention et ne découvrirent rien qui fût de nature à leur permettre de supposer qu'un crime avait été commis dans l'un de ses compartiments.

— Menez-nous aux wagons mis au remisage pour réparation, commanda le chef de gare à l'homme d'équipe, qui se dirigea aussitôt vers l'endroit où on roulait les voitures détériorées pour les conduire aux ateliers de carrosserie.

Quand il fut arrivé, il ajouta :

— Cherchez le wagon de première classe portant le numéro 1326...

En entendant formuler ce chiffre, l'homme d'équipe tressaillit et devint très pâle. Cet homme était le Belge qui, après avoir trouvé le sac de la malheureuse Ursule Sollier suspendu au marchepied du wagon, et volé les billets de banque qu'il contenait, avait jeté sa trouvaille sur un tas de neige, rue des Récollets.

— Que cherche-t-on ? se demanda-t-il avec angoisse. Godferdum !... Est-ce que ce serait ce paroissien-là qui aurait perdu son sac, et va-t-on s'aviser de me le réclamer, pour une fois...

Il merchait lentement, tremblant, la tête basse.

— Dépêchez-vous ! commanda le chef. Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Voilà le 1326, dit le Belge en désignant, quoique fort à contre-cœur, le numéro peint sur une caisse.

Le chef de gare ouvrit la portière et, passant devant l'homme d'équipe livide de frayeur, il monta dans l'un des compartiments. Paul le suivit.

— Il faut chercher des traces de lutte... murmura l'étudiant ; une éclaboussure sanglante nous en dirait bien long !

Et, avec autant de soin qu'ils en avaient mis à inspecter le wagon 955, ils visitèrent chaque compartiment du wagon 1326.

— Rien ! dit le chef de gare en achevant son examen, aucune trace ! Le mystère me semble impénétrable !

Le fils de Pascal était descendu et se tenait sur le quai, près du marchepied. Le chef de gare, en descendant à son tour, baissa manichalemment les yeux.

Tout à coup il poussa une sourde exclamation.

— Qu'est-ce que cela ?... fit-il ensuite.

Et, se baissant vers le marchepied, il désigna un morceau de chaîne d'acier nickelé, de sept centimètres environ, qui se trouvait pris, enclavé, forcé, entre le marchepied et la branche de fer du support.

Le Belge tremblait de tous ses membres, mais ni Paul, ni le chef de gare, penchés sur le marchepied, ne pouvaient s'apercevoir de cette émotion qui les aurait éclairés peut-être.

— C'est la chaînette d'un parapluie ou d'un sac à main... dit l'étudiant après avoir regardé l'objet.

— Peut-être une pièce de conviction... répliqua le chef de gare.

Et, non sans effort, il dégagait la chaînette qui, lorsque le Belge avait volé le sac, était restée accrochée sans qu'il s'en aperçût.

— Il est possible en effet que ces quelques maillons, insignifiants en apparence, nous conduisent au but... reprit Paul.

Le chef de gare lui tendit le fragment de chaînette, en lui disant :

— Gardez ceci...

Le jeune homme mit les maillons d'acier dans la poche de son gilet. On continua l'inspection du marchepied, mais inutilement. Aucun autre indice ne fut découvert.

Le Belge pensait :

— Comme j'ai bien fait de jeter ce sac, sais-tu, monsieur !

Nous verrons s'il le retrouve jamais, et, si par hasard il le retrouvait, je n'ai pas écrit mon nom dedans, pour une fois !

— C'est tout ce que nous pouvons faire, n'est-ce pas ? demanda Paul au chef de gare.

— Non... répondit ce dernier.

— Auriez-vous un autre moyen d'investigation ?

— Je le crois... Veuillez m'accompagner à mon cabinet.

Aussitôt réinstallé en face de son bureau et Paul assis près de lui, le chef poursuivit :

— Il importe de savoir où l'homme et la femme ont pu descendre...

— Ne parlez que de l'homme, répliqua l'étudiant.

— Pourquoi ?

— Parce que, selon moi, la femme n'a point quitté le train vivante...

— Cela ne me semble nullement prouvé.

— A mon tour, permettez-moi de vous demander pourquoi..

— On aurait trouvé son cadavre dans le wagon...

— N'a-t-on pu la précipiter sur la voie, après l'avoir assassinée ?

— La neige qui couvrait les voies a été déblayée... Les traces du crime seraient apparues...

— Dieu veuille que vous ayez raison ! Mais quel moyen employer pour savoir si l'homme et la femme sont descendus à une station entre Maison-Rouge et Paris ?

— Rien n'est plus facile et plus simple.

— Comment ?

— Les tickets reçus à la sortie sont classés, et dans une gare quelconque on aura dû s'apercevoir qu'un voyageur ou deux avaient quitté le train avant d'atteindre leur destination.

— Je comprends ! s'écria Paul avec joie. Le ticket porte une double indication, celle du point de départ et celle du point d'arrivée...

— C'est cela même... Je n'ai donc qu'à télégraphier à la première gare avant Paris, en priant de faire suivre ma question s'il y a lieu, jusqu'à la première gare avant Maison-Rouge... De cette manière, nous apprendrons si deux personnes sont descendues et la preuve du crime sera faite si la réponse ne dit pas : " Deux tickets " !

— Oui, monsieur, oui, ce n'est pas douteux... Et dans combien de temps pourrez-vous savoir cela ?...

— Une heure suffira... Voulez-vous attendre ?

— Ah ! je le crois bien !

— Je vais expédier ma dépêche...

Le chef de gare, s'installant aussitôt devant le télégraphe particulier du chemin de fer, envoya à la première station avant

Paris une dépêche ainsi conçue :

" Savoir et répondre si, dans la soirée du 24, deux ou un seul voyageur sont descendus dans votre gare avec des tickets délivrés à Maison-Rouge et indiquant Paris pour lieu de destination. Urgente. Faire passer la dépêche à station suivante, s'il y a lieu. "

— C'est fait, monsieur... dit-il ensuite en quittant son siège. Je vous quitte pour quelques minutes et je vais où mon service m'appelle.

Paul, demeuré seul, repassa dans son esprit toutes les investigations auxquelles il venait de se livrer.

Pour lui l'évidence du crime s'affirmait de plus en plus et, comme un juge d'instruction expérimenté, ils reconstruisait les différentes phases de l'assassinat dont il lui semblait presque avoir été témoin.

— On a tué la malheureuse femme dans le wagon, se disait-il, puis son cadavre lancé sur la voie a été soit enterré, soit jeté à l'eau, par un complice... L'homme à la casquette galonné, le faux domestique, est à coup sûr le meurtrier ; c'est lui qui, la veille, avait tendu le piège où Renée est venue se prendre et où elle aurait péri sans moi ! C'est encore lui qui a eu l'audace, muni des bulletins de ses victimes, de retirer les bagages, et la chaînette d'acier brisée doit avoir appartenu à madame Ursule...

Après un instant de réflexion le fils de Pascale poursuivit :

— Mais quelle peut être la raison de ces crimes ?... Pour-

quoil voulait-on tuer ces deux femmes ? A qui leur mort était elle nécessaire ? Quel cerveau de bandit a tramé ces horreurs, et sous ce mystère sanglant quelle honte se cache ?... Renée voudrait revoir sa mère et c'est sa mère peut-être qui commandait et payait l'assassinat ! C'est sa mère peut-être qui, pour anéantir la preuve d'une faute, ne reculait point devant un crime... ce serait monstrueux, mais hélas ! tout est possible...

Tandis que Paul monologuait ainsi, le chef de gare revint à son bureau. Pendant cinq minutes les deux hommes s'entretenaient de ce qui faisait l'objet de leurs préoccupations communes.

Le timbre du télégraphe sonna tout à coup, trois fois de suite.

— Voici des réponses qui m'arrivent... dit le chef en allant épeler les dépêches qui de trois points différents arrivaient à la fois.

— Eh bien ?... demanda trois fois l'étudiant,

Et à trois reprises le chef de gare répondit :

— Les renseignements sont négatifs...

De nouveau le timbre sonna. Une autre dépêche arrivait. Après l'avoir déchiffrée, le chef poussa une exclamation de joie.

— On vous apprend quelque chose ? fit Paul vivement.

— Oui, monsieur, et vous aviez raison... un crime a été commis.

— Vous en avez la preuve ?

— La preuve ressort de cette dépêche... Ecoutez : " Gare de Nogent-sur-Marne ; reçu, le 24, un seul ticket de première classe de Maison-Rouge à Paris. "

— Nogent-sur-Marne ! s'écria le jeune homme — C'est là que le meurtrier a quitté le train !

— Evidemment... Qu'allez vous faire, monsieur ?

— Demain j'irai à Nogent-sur-Marne, et je n'en reviendrai qu'après avoir découvert la trace du misérable...

— Dieu veuille que vous réussissiez, mais vous entreprenez une tâche bien difficile...

— Si difficile qu'elle soit, je la mènerai à bien, mon instinct me le dit ! Dieu ne laissera pas les assassins sans châtiement et les victimes sans vengeance...

L'étudiant remercia avec effusion le chef de gare dont l'obligeance avait été sans bornes, et se retira.

Rue de l'École-de-Médecine Jules Verdier, ayant reçu la dépêche expédiée de Maison-Rouge, s'était empressé de la communiquer à qui de droit ; mais cette dépêche fort laconique, ne donnant aucune explication, au lieu de rassurer Renée l'inquiétait.

Paul avait-il trouvé madame Ursule à " l'Hôtel de la Gare ?... " La ramenait-il avec lui ? La fille de Marguerite, dans le doute à ce sujet, éprouvait un grand trouble, qu'augmentait encore le silence gardé par le jeune homme au sujet de l'heure de son retour.

Ce trouble devint de l'effroi lorsque arriva la nuit. Six heures sonnèrent, puis sept heures. Que signifiait ce retard ? Où était Paul, et que faisait-il ?

Mr et Mme Verdier s'efforçaient de calmer Renée, dont l'imagination battait la campagne et qui redoutait un malheur ; mais ils n'y parvenaient point, et ils éprouvaient eux-mêmes un commencement d'inquiétude.

Enfin, deux ou trois minutes avant huit heures, un bruit de pas rapides se fit entendre dans l'escalier.

Renée se souleva brusquement sur son lit, transfigurée, le visage rayonnant.

Elle tendit la main vers la porte et s'écria avec l'accent d'une conviction absolue :

— Le voici !... c'est lui !

Jules Verdier courut ouvrir. L'enfant, averti par l'instinct de son cœur, avait deviné juste. C'était bien Paul en effet.

Il entra comme un ouragan et s'élança vers Renée qui faillit s'évanouir, tant à l'angoisse la plus profonde succédait brusquement la joie la plus vive.

Après les premiers moments donnés à cette joie la jeune fille, se souvenant tout à coup, tressaillit et pâlit.

— Seul ? balbutia-t-elle avec une sorte d'hésitation. Vous êtes seuls ?

— Oui, seul... répondit Paul d'une voix basse et triste.

— Pourquoi ne ramenez-vous point madame Ursule ?

L'étudiant ne répondit pas.

— A-t-elle refusé de vous suivre ? poursuivit Renée.

Même silence.

— Ah ! vous me faites peur ! ! Est-elle plus souffrante ?...

— Elle ne souffre plus...

— Alors je la reverrai bientôt ?

— Vous ne la reverrez jamais...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle est morte...

— Morte ! ! répéta la jeune fille avec effarement.

— Oui, morte assassinée...

Renée poussa un cri déchirant et cacha son visage livide entre ses deux mains.

Jules et Zirza restaient muets, en proie à une stupeur indicible.

— Chère Renée, reprit Paul en serrant les mains de la fille de Marguerite, calmez-vous... remettez-vous, je vous en supplie... Je ne puis vous rendre madame Ursule, mais je vous jure de la venger !... Je vous jure de trouver son meurtrier qui est aussi le vôtre !...

— Vous avez des preuves ? demanda d'une voix à peine distincte l'enfant que les larmes suffoquaient.

— J'en ai...

— Qu'avez-vous donc appris ?...

Paul s'assit auprès du lit et raconta minutieusement ce que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. M. et Mme Verdier frissonnaient.

Renée appuyait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots. Quand l'étudiant eut achevé, elle demanda toute frémissante :

— Qui donc en voulait à notre vie ? quels sont nos ennemis ?...

— Nous le saurons, chère Renée, mais d'abord réponds moi... J'ai besoin de divers renseignements pour compléter ce que je possède déjà...

— Que voulez-vous savoir ?...

— Lorsque vous êtes partie de Maison-Rouge vous emportiez quelque bagage, n'est-ce pas ?

— Oui, une valise que j'ai fait enregistrer au moment du départ... le bulletin doit être dans une de mes poches...

— Non... répliqua Paul, il n'y est pas...

— Comment le savez-vous ?

— Je viens de le voir à la gare de l'Est... Ceux qui croient vous avoir assassinée vous ont volé ce bulletin, de même qu'ils ont repris la lettre écrite pour vous attirer dans le piège... et avec le bulletin ils sont allés retirer le colis qui vous appartenait...

— Quello effrayante audace !
— Cette valise contenait-elle des papiers sérieux ? des lettres ?

— Rien qu'un peu de linge et quelques robes...
— Dans ce cas le désappointement du misérable aura été grand ! !

Renée fit un geste brusque et porta ses mains à son cou.
— Mon Dieu — murmura-t-elle avec un effroi douloureux.
— Qu'avez-vous ? — demanda Paul.
— Ces gens m'ont volé l'humble joyeux que je portais au cou... un souvenir de mon enfance...
— Non... non, rassurez-vous, mignonne, — fit Zirza en prenant sur un meuble le bijou qu'elle avait retiré du cou de Renée. Voici l'objet que vous regrettiez...

Et elle le tendit à la convalescente qui se hâta de le presser contre ses lèvres.

— D'où vous vient ce bijou ? demanda Paul.
— Je l'ignore...
— Comment se fait-il que vous l'ignoriez ?
— C'est bien simple. A l'époque où commencent mes plus lointains souvenirs je le portais déjà. Je ne sais de qui je le tenais, mais je ne l'ai jamais quitté et il m'inspire une sorte de respect tendre et superstitieux... Je le regarde à la fois comme une relique et comme un talisman...
— Ne porte-t-il pas des lettres gravées ?
— Oui, un M et un B...
— Votre nom ne commence ni par l'une, ni par l'autre de ces lettres...

— Aussi ne puis-je deviner ce qu'elles signifient, mais je tiens à ce joyau comme à mon bien le plus précieux...
Et Renée attacha à son cou la chaînette du médaillon.
La fille de Marguerite laissa s'écouler quelques minutes, pour donner à sa vive émotion le temps de se calmer, puis, levant les yeux sur Paul, elle reprit :

— Avez-vous quelque autre question à m'adresser, mon ami ?
— Oui, répondit l'étudiant, une dernière, et la plus grave...
— Faites...
— Connaissez-vous à madame Ursule un sac à main ?
— Sans doute.
— Pouvez-vous me le décrire ?
— Très bien. Il était en chagrin noir, à fermoir d'acier nickelé et à chaînette du même métal. Sur l'écusson se trouvaient gravées deux lettres, un U et un S...

Paul Lantier tira de sa poche les maillons d'acier nickelé qu'il possédait, et les tendit à Renée en lui demandant :

— Alors ce fragment de chaîne pourrait avoir appartenu au sac à main de madame Ursule ?

La jeune fille prit l'objet et l'examina très attentivement.
— Je n'oserais l'affirmer d'une façon trop positive... dit-elle ensuite. Mais il est certain que cela ressemble beaucoup à la chaînette de ce sac...

— Allons, murmura Paul, la lumière se fait... La pauvre comme devait avoir cette chaînette autour du poignet... L'assassin l'a précipitée sur la voie ; les maillons se sont accrochés au marchepied et rompus sous le choc...

— Mais, s'écria Jules Verdier, c'est un précieux indice, cela ! !

— Je l'espère bien ! ! répliqua le fils de Pascal.

Commencé le 12 Octobre 1882.

(A CONTINUER)

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

II

UNE FÉE DES ROIS

— Il n'en est point sans beaucoup d'or.
— Tu te trompes, mère, j'ai connu des pauvres très heureux.

— Je ne croirai jamais cela, ma fille. Tiens, moi, par exemple, je n'ai certes pas le droit de me plaindre. Sans être un homme remarquable, ton père possède une intelligence suffisante. Ton frère a l'avenir devant lui, et je parviendrai à te caser d'une façon honorable. Mais je n'ai jamais eu ce qu'on appelle une félicité vraie. Il eût fallu pour cela mener à Paris un train qui m'est interdit, avoir de nombreux domestiques, une voiture dépenser sans compter. Nos vingt mille livres de rentes restent à un niveau d'une médiocrité dorée. Oh ! si ton père pouvait tripler le capital de ma dot ! c'est alors que je me trouverais heureuse.

— Je n'ai jamais aimé que toi, mon père et Landry, répliqua Clotilde. Je sens que je vous chérirais autant si vous étiez pauvres ; plus peut-être, puisque vous auriez besoin de consolations. Mais puisque tu désires être riche, Dieu veuille que l'ami de mon père lui apprenne l'art de le devenir.

Clotilde reprit sa tapisserie, tandis que Mme André, regardant les flammes du foyer, croyait y voir le rutillement d'un filon d'or.

Pendant ce temps André Gualbert gagnait l'hôtel du docteur Chaumas.

Aménagé avec un soin exquis, mais d'un aspect austère, cet hôtel, situé entre cour et jardin, respirait le recueillement indispensable au travail. Rien de ce luxe éclatant qui frappait le regard en entrant chez le financier, mais le ton sobre des tentures, les profils sévères des grands meubles d'ébène, les reflets changeants des bronzes, les bibliothèques garnies d'ouvrages rares reliés avec soin, tout concourait à faire de la demeure du docteur une de ces retraites où l'on se sent vivre et penser.

Le salon et la salle à manger se trouvaient au rez-de-chaussée. Quand André Gualbert arriva, son frère causait avec le docteur, et quelques amis de celui-ci feuilletaient des albums renfermant les vues de pays jadis parcourus par Chaumas, quand, durant les fiévreuses années de sa jeunesse, il étudiait dans des contrées brûlantes et lointaines, leurs plantes, leurs minéraux, et tout ce qui, dans la nature, peut fournir une poudre, une herbe, capables de guérir. Paulin parlait d'Anice avec Chaumas.

— Exact comme un chronomètre ! fit le docteur en serrant les mains d'André.

Il présenta les deux frères à ses amis, puis de nouveaux venus arrivèrent, et bientôt on n'attendit plus que Bozan de Breuil. Quand on regardait le cadran de la pendule, il était impossible de se dissimuler que le prince de la finance était en retard ; mais chacun se sentait pour lui en veine d'indulgence. On avait tant à demander qu'on lui pardonnait l'impatience grandissante des appétits.

Enfin il entra souriant, alerte, secouant sa longue chevelure noire, étudiant de ses yeux clairs le visage de ceux qui l'attendaient.

Après avoir serré la main de Chaumas, il lui demanda :

— Et les Gualbert ?

— Mais les voici tous deux : Paulin l'aîné, chef du bureau au ministère des cultes ; André, propriétaire. Tous deux pères de famille privilégiés. Amice, la fille de Paulin, est ravissante ; sa mère est un ange aussi modeste que parfaite. Quant à Mme André elle a pour fils un jeune homme qui fera parler de lui, et une fille qui fera tout le contraire.

— Ah ! mes chers bons ! dit le financier, combien cela me rajeunit de vous voir. Il me revient en ce moment à la mémoire des parties de billes interminables, des jeux de marelle de la longueur d'une avenue, et des luttes de barres à rendre jaloux les coureurs de Sparte.

Il y a loin de la traduction du " *de Viris illustribus* " au point où vous sommes arrivés tous trois. Je ne saurais vous dire à quel point l'assurance que vous êtes heureux me réjouit le cœur.

— Heureux ! sans doute, dit André ; mais le bonheur est une échelle dont il est toujours possible de gravir de nouveaux degrés.

— Est-ce un aveu d'ambition, cela ?

— Peut-être, dit André.

— Eh bien ! j'aime ta franchise. Pardieu ! j'ai enrichi assez d'inconnus pour travailler à faire la fortune de mes amis. Pourvu que tu aies pour trois ou quatre cent mille francs de capitaux, avant six mois je t'aurai fait mettre deux millions de côté. Quand nous étions au collège ensemble, tu étais le plus riche de nous deux, tu me prêtais des sous et des billes, à mon tour de t'aider. Et toi, Paulin ?

— Moi, j'ai suivi la carrière bureaucratique, et je n'ai rien à risquer sur le tapis vert de la fortune.

Le dîner fut gai. Chacun s'efforça d'y ajouter sa part de bonne humeur.

Les convives avaient pour la plupart à faire la conquête de Bozan de Breuil, et celui-ci, en veine d'amabilité, très désireux de faire penser qu'il était le meilleur homme du monde, le plus modeste et le moins poseur des millionnaires, dépensa les grâces de son esprit, et les ressources d'une façon brillante, charlatanesque sans le savoir. Il développa des plans grandioses, révéla en quelques mots le secret des affaires nouvelles qu'il entendait lancer. Il se laissa offrir des fonds par tous les convives de Chaumas, promit avec réserve un certain nombre d'actions, et fit preuve d'une habileté si profonde, d'une finesse d'aperçus si merveilleuse, d'une telle générosité, et d'un désintéressement si surprenant qu'il se fit une créature de chacun des amis du docteur.

— Prenez garde, messieurs ! leur dit en souriant celui-ci, ne laissez point la folle du logis monter trop vite et trop haut, j'ai vu bien des événements imprévus, bien des révolutions ou des guerres ruiner des espérances légitimes, et mettre à néant des fortunes qu'on croyait solidement assises. Je ne parle point en ce moment en capitaliste, moi qui ne risquerais pas mille écus dans une spéculation, mais en médecin. Nous autres, voyez-vous, au point de vue de la santé nous ne comprenons que la médiocrité chantée par le poète.

— Oh ! toi, Chaumas, tu es philosophe !

— Je ne crois pas ; résigné aux épreuves de la vie, oui ; acceptant le bonheur que Dieu me donne, et me courbant à l'avance sous les épreuves qu'il m'enverra, voilà tout.

— Je suis certain que le docteur trouve des cas de fièvre et de névrose dans toutes les impatiences de ceux qui veulent faire fortune.

— Non point. Je juge légitimes les ambitions quand elles gardent une mesure que j'appellerai humaine ; c'est-à-dire quand ne dépassant point les bornes du possible elle s'arrêtent à la limite de la raison. Mais quand l'amour de l'or, la soif des richesses, le besoin du luxe franchit certaines bornes, j'affirme qu'il dégénère en affection cérébrale. On peut être ambitieux. Le financier veut atteindre la fortune, l'artiste la célébrité, le soldat des grades ; chacun dans son milieu doit aspirer à monter sous peine de descendre.

Ceux qui n'ont pas l'esprit activé, fouetté par la hâte de sortir de la foule, restent dans un milieu tellement terre-à-terre que leur existence finit par s'en aller à vau-l'eau. Oui, oui, tous soyez ambitieux dans les limites du juste et du possible. Mais rappelez-vous qu'on guérit de la folie qu'entraîne l'amour, de la folie causée par la douleur, rarement de la folie de la persécution, et jamais de celle de l'orgueil.

Un silence suivit les paroles de Chaumas.

— Allons donc ! tu évoques des spectres ! lui dit André.

— Qu'ai-je besoin de les évoquer ? Chaque jour ils défilent devant moi.

— Cela te rend pessimiste.

— Non pas, mais clairvoyant.

— Qui sait, messieurs, reprit Bonaventure, si le savant Chaumas n'a point raison. Dans le doute faisons courte et bonne la folie de l'or qu'il blâme si haut. Enrichissons-nous si vite que le fantôme dont il nous parle n'ait pas le temps de nous hanter. Que faut-il pour mettre une fortune entre les mains d'un homme, trois ou quatre coups de bourse brillants ; son entrée dans une affaire exceptionnelle : Eh bien ! J'ai le vent en poupe, moi ! Je suis là pour vous aider.

Il est encore des pays vierges ignorant la spéculation, privés de crédit, sillonnés par de rares chemins de fer ; dont les mines restent inproductives faute d'exploitation habile ; dont les forêts centenaires laissent tomber de vétusté des bois qui seraient précieux pour l'industrie. Eh bien ! dotons ces pays de lignes ferrées, creusons des canaux pour la navigation, tranchons les montagnes pour y faire passer nos wagons, abattons les chênes et les pins centenaires, fouillons les entrailles du sol afin d'en extraire les métaux précieux ; allons plus loin, perçons les isthmes étroits qui s'opposaient aux communications rapides ; jetons des ponts sur la mer, afin que les wagons passent où voguaient les navires ; en un mot réalisons de tels prodiges que l'or afflue dans nos mains plus vite qu'il ne tombait jadis du haut du ciel des mains prodigues de Jupiter.

En disant cela, les yeux de Bozan de Breuil brillaient si lumineux et si vifs ; sa voix sonnait d'une façon si métallique ; il semblait si bien posséder en lui le génie indispensable pour commencer et achever toutes ces œuvres, qu'un frisson parcourut les groupes d'hommes réunis chez Chaumas. La fièvre du gain coula dans leurs veines pour ne plus les quitter, et tous, sauf Paulin et le docteur, se penchèrent vers le financier.

— Je puis disposer de quatre cent mille francs, dit André d'une voix haletante.

— Mon père vient de m'en laisser deux cent mille, ajouta un jeune homme.

— Je vous offre tout ce que j'ai, quatre-vingt mille francs, dit un vieillard qui jusqu'alors avait paru satisfait d'une vie modeste.

Chacun déclara quelle somme il possédait, et au dessert Bozan de Breuil les inscrivit sur un carnet. Quand il les eut

additionnées, il dit au docteur :

— Voilà, Chaumas, de petits millions qui vont se multiplier avant trois mois d'une façon miraculeuse. Il me plaît d'enrichir tout de suite vos amis dont quelques-uns furent les miens. Eh bien ! messieurs, dans quinze jours vous trouverez un lucratif emploi des fonds que vous m'annoncez, et je vous l'atteste, en vous donnant ici rendez-vous dans une année, le plus pauvre d'entre vous aura son million.

Une expression de joie rapide, que le docteur analysa sur le visage de chacun de ses invités, transforma les physionomies. Depuis le vieux savant jusqu'à l'artiste tous furent saisis par le démon d'une ambition démesurée. L'expression de la reconnaissance de ceux à qui Bonaventure venait de promettre des trésors inattendus fit sourire le financier ; peut-être avait-il à ce sujet déjà perdu quelques croyances.

Pendant le reste de la soirée, Bozan de Breuil raconta des épisodes de ses voyages, les fabuleux résultats donnés par les puits de pétrole, et ceux plus grands encore de ces combinaisons financières.

Cet homme avait l'art d'entraîner à la suite de sa parole l'imagination de tous ceux qui l'écoutaient. Le grave Paulin lui-même, ébranlé dans sa sagesse, se demanda s'il ne devrait point risquer les vingt mille francs composant la dot d'Amice amassée avec tant de peine par une mère prévoyante. Il n'osa pourtant les offrir avant d'avoir consulté sa femme, mais il se promit de lui en parler, dès que Bonaventure convoquerait les premiers actionnaires de la grande affaire qu'il réservait surtout à ses amis.

On se sépara vers minuit.

— Paulin, et toi, André, je ne vous ai point retrouvés pour vous perdre de vue ; désormais ma maison est la vôtre : vos femmes deviendront les amies de Josépha, et Mercédès aimera vos filles.

Il leur serra les mains et disparut les laissant tous sous le charme de sa grâce, de sa rondeur et de son génie.

— Quel homme ! quel homme ! fit André quand avec Paulin il eut quitté l'hôtel du docteur.

— Vas-tu donc réellement risquer tout ce que tu possède sur une seule carte ?

— C'est mon avis ; mais la fortune vient de ma femme, et je suis obligé de la consulter. Elle n'hésitera pas. Elle a trop de vanité pour ne point souffrir souvent de la médiocrité de notre vie. Et puis, après tout, je ne serai point fâché d'échapper à sa tutelle. Tout n'est pas joie pour le mari d'une femme dont la dot constitue toute la fortune de la maison. Mélanie m'a souvent reproché ma situation personnelle.

— Tu aurais pu travailler, objecta doucement son frère.

— Elle me l'a défendu. Son amour-propre ne lui eût point permis de me voir commencer ma carrière avec un titre modeste. Elle a préféré me voir vivre en désœuvré. Quand, grâce à ses capitaux, j'aurai gagné une fortune, je pourrai reprendre un peu le ton d'un maître dans la maison.

— Prends garde ! prends garde ! dit doucement Paulin.

André lui serra la main et rentra chez lui.

Sa femme et sa fille l'attendaient.

Il dut parler de Bonaventure jusqu'à près de deux heures du matin, se rappeler les affaires dont les projets grandioses s'élaboraient dans le cerveau du financier, répéter les termes dans lesquels il avait promis d'enrichir ses anciens amis, annoncer que tout en réservant l'approbation de sa femme, il

venait de s'insoriro pour quatre cent mille francs, et, sous l'empire d'un sentiment de convoitise ardente, il devint presque éloquent.

— Vous avez bien fait, André, dit Mélanie d'une voix presque tendre. Oui, vous avez bien fait. Peut-être n'avez-vous besoin que d'être entraîné pour devenir habile, vous aussi, dans les questions de finances. Allons, Landry aura le plus bel atelier de Paris, et Clotilde choisira le phéux des maris.

— Oh ! moi ! dit en souriant la jeune fille, je ne suis pas exigeante.

— Tu ne tiens ni de moi ni de ton père, répliqua Mélanie ; c'est vrai, on dirait que tu ressembles plus à Pauline et à sa femme qu'à nous deux.

— Qu'est-ce que cela fait si je vous aime ? demanda la jeune fille en embrassant sa mère.

Une demi-heure après Clotilde reposait doucement, Landry songeait au tableau dont il préparait l'esquisse dans sa pensée ; André et Mélanie voyaient en rêve monter autour d'eux des flots d'or envahissants comme une marée ; mais ces vagues de métal en se rapprochant, les enserraient jusqu'à les étouffer. Leur cauchemar dura jusqu'au jour.

III

SÉPARÉS DE BIENS.

Quatre mois s'écoulèrent pendant lesquels André Gualbert et sa femme vécurent dans une fièvre continue. Hors la somme indispensable pour les dépenses quotidiennes, ils venaient de risquer tout ce qu'ils possédaient dans les spéculations hasardeuses de Bozan de Breuil. Il est vrai qu'elles marchaient à merveille et que la réputation du financier grandissait chaque jour.

Les colonnes des journaux de Paris racontaient tour à tour ses audacieuses opérations et les magnificences de ses fêtes. Il possédait l'art de faire profiter les pauvres des chances de ses opérations, et lorsqu'un bénéfice fabuleux remplissait sa caisse, il envoyait un don loyal à l'assistance publique ou quelque œuvre charitable. Joséfa et Mercédès étaient de toutes les kermesses, de toutes les ventes, de tous les bals de bienfaisance.

Chaque progrès de Bonaventure dans le succès et la popularité causait un frisson de joie au ménage Gualbert.

André devenait l'intime ami de Bonaventure. Il lui semblait qu'en se faisant l'ombre de son ancien condisciple, il surveillait ses capitaux.

Cependant malgré les invitations de Joséfa et l'accueil presque gracieux de la fière Mercédès, les dames Gualbert ne firent qu'une visite de convenance à la femme du financier. Son luxe les érasait. Elles attendaient pour se lier davantage que le succès couronnant leurs espérances leur permit, sinon de rivaliser avec ces élégances, du moins de n'avoir point à rougir de leur médiocrité.

Quand Mélanie et André se trouvaient seuls, ils faisaient et refaisaient le calcul des bénéfices futurs.

On dressait des plans nouveaux pour la vie.

On achèterait un hôtel ; ensuite on aurait des chevaux, des domestiques de grand style afin d'éclabousser le plus grand nombre possible des anciennes connaissances. Enfin, on marierait Clotilde qui ne semblait guère y songer.

Quand son père et sa mère reprenaient devant elles des variations sur ce thème, elle devenait triste.

Sans doute jusqu'à ce moment elle n'avait point trouvé dans

sa mère l'amie tendre sachant comprendre et au besoin diviner ce qui se passe dans l'esprit de son enfant ; mais elle espérait qu'un événement imprévu, un choc spontané briserait la couche d'égoïsme recouvrant le cœur de Mélanie. La richesse l'éloignerait davantage encore de la fille, et celle-ci aurait à lutter contre l'envahissement de l'orgueil et du plaisir.

O'était une nature douce, fine, dont toute la force reposait dans ses sentiments de foi et de dévouement. Elle eût rêvé un milieu plus restreint, plus chaud ; elle souffrait de mille côtés, sans oser l'avouer et refoulait en elle le meilleur de son âme.

Avec son frère seulement elle osait ouvrir son cœur. Tous deux se ressemblaient par les vertus graves, les sentiments élevés. Seulement Landry y joignait l'imagination ardente d'un artiste tandis que Clotilde s'inclinait vers les douceurs de la vie familiale. Comme toutes les jeunes filles elle se demandait parfois comment serait l'homme qu'elle chérirait assez pour lui confier le soin de son bonheur, et elle se répondait qu'elle exigerait de ce fiancé plus d'honneur que d'argent, plus de tendresse, de solidité de jugement, que de brillant dans l'esprit, et d'ambition dans le caractère.

Elle regrettait amèrement que la fièvre de la spéculation se fût emparée de son père, et elle attendait avec angoisse le résultat d'opérations qui devaient avoir une si grande influence sur l'avenir.

Un matin, tandis que Landry peignait une figure de la "Rêverie" pour laquelle posait complaisamment sa sœur, André Gualbert entra dans le salon où sa femme ajoutait quelques points à un interminable canevas. Il était pâle, mais l'expression de son regard prouvait que son émotion puisait sa source dans une joie inespérée. Il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil, puis le rapprochant de la table sur laquelle Mélanie étalait ses laines, il tira de sa poche un volumineux portefeuille, l'ouvrit d'une main tremblante, puis posant devant sa femme quatre bons de la banque de France.

— Ma chère amie, lui dit-il, voici les quatre cent mille francs de votre dot, je vous les remets intégralement, afin que vous n'avez jamais à vous plaindre de moi et de la hardiesse de mes opérations. Je vous remercie de me les avoir confiés. Bien des femmes eussent peut-être hésité. Vous m'avez compris, et nous sommes grandement récompensés tous deux de nous être si bien entendus. Je garde pour moi le bénéfice réalisé dans une première affaire.

— Bénéfice qui se monte ? demanda Mélanie.

— A cinq cent mille francs.

— Cinq cent mille francs ! Nous voilà presque millionnaires ! Vraiment, André, je ne vous aurais pas cru capable de ce coup de génie.

— Oui, je sais, reprit André avec une sorte d'amertume, vous vous m'avez méconnus, et pourquoi ne pas le dire, souvent rapetissé. Quand vous m'épousâtes par affection, je le veux bien, mais aussi afin de quitter la province vous semblez vous sacrifier, et plus d'une fois vous m'avez fait durement sentir que j'étais ici un parasite... légal. Oh ! mon Dieu, je ne demandais qu'à travailler. Je pouvais entrer dans un ministère et devenir chef de bureau tout comme un autre ; vous n'avez pas voulu, par une sorte d'orgueil, me laisser l'émanoipation du travail. J'ai dû me résigner, péniblement, mais me résigner en attendant l'occasion d'une revanche. Quand elle s'est présentée, Dieu sait avec quel empressement je l'ai saisie. Vous aviez peut-être raison de ne point permettre que j'entrasse dans une administration.

—

Il n'y a rien de tel que les affaires ! voyez-vous. Et nous voilà riches ! riches !

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Mme Gualbert.

— Nous séparer de biens, répondit son mari.

— Oh ! mais voilà qui devient monstrueux d'ingratitude ! s'écria Mélanie. Nous séparer de biens, maintenant que vous possédez un capital ?

— Justement.

— Je ne comprends pas ! ajouta Mme Gualbert.

— Parce que, ma chère, vous n'êtes pas comme moi au courant des choses. Je me suis joliment formé en quelques mois, allez ! D'abord, au lieu de voir des bourgeois, j'ai fréquenté des habitués de la coulisse où l'on coudoie des hommes de tous les milieux. Qui n'agit pas aujourd'hui ? On ne place plus son argent en rates ; on le fait valoir. Eh bien ! j'ai constaté que ceux qui brassent des affaires se séparent toujours de biens... Leur raisonnement est limpide. On ne saurait répondre de la fidélité de sa fortune, n'est-ce pas ? Eh bien ! on en corrige les fantaisies, on en prévient les désastres au moyen de la séparation des intérêts. Loin d'appauvrir la femme ce système l'enrichit. Le mari qui redoute une catastrophe place sous le nom de sa compagne ce qu'il ne veut point risquer dans "l'aléa" des affaires financières. Hôtels, châteaux, rentes, il lui fait une large part ; ensuite, tranquille sur l'avenir, sachant qu'il ne manquera de rien quoiqu'il arrive, il continue ses opérations avec un redoublement d'audace, et vous savez peut-être ce que vaut l'audace en matière de Bourse !

— Je comprends, dit Mélanie, mais quel prétexte donnerez-vous au tribunal pour lui demander votre séparation de biens ?

— Vous m'accuserez de dilapidation et d'imprudence.

— Soit !

— Le tribunal comprendra vos craintes.

— Et grâce à vos cinq cent mille francs...

— Je poursuivrai la chance qui me sourit.

— Vous avez raison, je vous avais méconnu, André.

Entre ces joueurs heureux, il ne fut plus question que du choix des avoués respectifs. On ne parla que chicane, et jamais on ne s'entendit mieux. Le soir André rapporta un écriin à sa femme, et remit un mignon carnet à son fils. Puis on écrivit à Paulin et sa femme afin de les inviter à venir dîner le lendemain.

(A SUIVRE.)

INFORMATIONS]

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le compte (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boîte 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal.